

Bernard de
Mandeville

— AGORA —

La Fable
des abeilles



POCKET

AGORA

Collection dirigée par Benoît Heilbrunn

BERNARD DE MANDEVILLE

LA FABLE
DES ABEILLES

*Édition revue et commentée par
Dany-Robert Dufour*

Introduction de Dany-Robert Dufour

POCKET

SOMMAIRE

I. Qui est Bernard de Mandeville?	
par Dany-Robert Dufour	7
Brève notice biobibliographique	9
Mandeville : le véritable esprit du capitalisme ou <i>Sympathy for the Devil</i>	15
II. Cinq textes de Mandeville	107
<i>La Fable des abeilles</i>	113
Préface.....	115
<i>La Ruche murmurante ou les Fripons devenus honnêtes</i> ..	123
Remarques sur <i>La Fable des abeilles</i>	137
<i>Essai sur la charité et les écoles de charité</i>	233
<i>Vénus la Populaire ou Apologie des maisons de joie</i>	319

MANDEVILLE : LE VÉRITABLE ESPRIT
DU CAPITALISME
OU
SYMPATHY FOR THE DEVIL

Depuis cent ans, c'est-à-dire depuis Max Weber et son livre majeur, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905, puis 1920), on a tendance à croire que le capitalisme est rigoriste, autoritaire, puritain et patriarcal.

Depuis cent ans, on se trompe.

Ce qui permet d'introduire ce soupçon, susceptible de remettre en cause toute notre compréhension du capitalisme, autrement dit du régime dans lequel le monde entier vit aujourd'hui, c'est la lecture et la redécouverte de Mandeville. Il suffit en effet de lire Mandeville pour comprendre en quoi les principes qu'il a volontairement et explicitement posés comme « vicieux » en 1705 ont contribué à réformer le monde selon un esprit entièrement nouveau, celui du capital.

1. L'esprit du capitalisme selon Max Weber

***L'ethos* protestant**

Dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Weber explique le développement du capitalisme à

partir du XVIII^e siècle, par l'influence de l'*ethos* protestant, comme tel puritain. Weber écrit ainsi que :

« Cette éthique est entièrement dépouillée de tout caractère eudémoniste, voire hédoniste. Ici, le *summum bonum* [le souverain bien] peut s'exprimer ainsi : gagner de l'argent, toujours plus d'argent, tout en se gardant strictement des jouissances spontanées de la vie. [...] Le gain est devenu la fin que l'homme se propose, il ne lui est plus subordonné comme moyen de satisfaire ses besoins matériels¹. »

La formation de cet *ethos* résulte, selon Max Weber, des doctrines de Luther, puis de Calvin.

Luther, tout d'abord, rompt avec l'idée de travail qui prévalait dans le catholicisme. Chez les catholiques en effet, l'activité professionnelle non seulement ne comptait pas ou peu, mais pouvait de surcroît devenir un obstacle dans la recherche du salut. C'est pourquoi les voies du salut chez les catholiques privilégiaient plutôt le retrait hors du monde, l'éloignement vis-à-vis des biens de ce monde.

Luther procédera tout simplement à un renversement complet : l'activité professionnelle deviendra une tâche que Dieu impose aux hommes. Se sont ainsi trouvés réhabilités la vie laïque et le travail comme valeurs centrales. Il ne s'agira donc plus, chez les protestants, de s'affranchir des douteuses morales de la vie séculière par l'ascèse monastique, mais d'accomplir dans le monde les charges et les devoirs correspondant à la place que le divin impose à l'individu dans la société, directement, sans plus en passer par un corps sacerdotal. Accomplir

1. Pour cette citation et la suivante, voir Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, disponible sur le site des « Classiques des sciences sociales » (www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html), p. 30.

ces charges et ces devoirs définit ce qu'il en est désormais de la « vocation » de l'homme. Max Weber profite ici à l'occasion de la « preuve étymologique » que lui fournit la langue allemande puisque sa démonstration se soutient de la proximité lexicale entre *Berufung* (vocation) et *Beruf* (métier).

Deuxième temps, Calvin. Max Weber explique que ce comportement des protestants sortira renforcé par le recours à la doctrine de la prédestination, venue de saint Augustin et très diffusée dans le monde protestant. Selon Calvin, le salut éternel dépend d'une décision arbitraire de Dieu et non des actions bonnes ou mauvaises entreprises durant la vie, comme c'est généralement le cas dans la religion catholique. Or, cette prédestination serait une pure source d'angoisse chez les protestants (« Suis-je ou non prédestiné, c'est-à-dire destiné à aller au paradis ? »), si elle n'était pas rendue quelque peu lisible au cours de la vie terrestre par des signes plus ou moins manifestes comme ceux de la réussite économique, possibles indices de l'élection divine. Comme le croyant sait que ces signes sont éminemment volatiles, il est logiquement amené à considérer que ce serait une faute stupide de les faire disparaître en consommant les biens qu'il a produits. C'est pourquoi, quel que soit le niveau de richesse et des biens accumulés, la vie du protestant devait rester, selon Max Weber, ascétique et austère. Ce qui, évidemment, n'a pu que favoriser l'accumulation.

Notamment, l'accumulation du capital. Un capital qui, pour fructifier sans fin, se mettra à construire des ateliers, puis des manufactures, puis des usines où sera employée la force de travail nécessaire pour produire et vendre des marchandises. Encore faudra-t-il sans cesse « rationaliser » le procès de production de façon à produire toujours plus à un coût toujours moindre en vue de gagner davantage, puisque c'est là un signe éminent

d'élection. Max Weber ne manquera pas de mettre l'accent sur la rationalisation instrumentale de toutes les activités impliquées par cet esprit du capitalisme (invention de la comptabilité en partie double, recherche scientifique en vue d'une utilisation technique des savoirs, gains constants de productivité...).

Voilà ce qu'il en est de *l'esprit du capitalisme* selon Max Weber.

Le conte théologico-sociologique wébérien

Nous n'hésiterons pas à conjecturer que cette brillante analyse, qui a tant marqué les esprits depuis un siècle, n'est qu'un joli conte théologico-sociologique. C'est là en effet l'histoire idéale que pourraient (se) raconter les membres de la bourgeoisie capitaliste s'ils en venaient à s'interroger sur la maxime qu'ils suivent dans leur vie terrestre. En adhérant à cette histoire (au sens de récit), les membres de cette bourgeoisie gagnaient en effet sur les deux tableaux. Sur le plan des affaires spirituelles, ils se présentaient comme sujets d'un Dieu qui prédestine certains (eux) et pas les autres (les pauvres dont ils pourront dire qu'ils ont la bonté de les employer à leur service sous la forme de la domesticité ou du salariat). Sur le plan des affaires temporelles et sociétales, ils se présentaient comme appartenant à la classe qui permet la rationalisation de la production et, au-delà, de toute la société.

Il s'agit là de ce qu'on appelle depuis Pierre Bourdieu une « sociodicée », terme par lequel ce dernier désigne les formes symboliques de la légitimation de la domination. Cette idée est venue à Bourdieu en lisant Weber – on comprend pourquoi. Sauf qu'apparaît là un sérieux